



Il était une fois le chronotope . . .

—Kenneth Meadwell



Beaulieu, Alain. *Aux portes de l'Orientie*. Illus. Julie Rocheleau. Montréal: Québec Amérique Jeunesse, 2005. Coll. « Gulliver ». 272 pp. 9,95\$ broché. ISBN 2-7644-0434-4.

Beaulieu, Alain. *Sous le soleil de Port-au-Prince*. Illus. Carl Pelletier. Montréal: Québec Amérique Jeunesse, 2007. Coll. « Gulliver ». 266 pp. 9,95\$ broché. ISBN 978-2-7644-0551-2.

Il est des œuvres qui nous dépayseraient en nous transportant dans un temps et un lieu distinctement *autres*. Alors que tout texte littéraire nous incite à effectuer un déplacement spatio-temporel, il n'en est pas moins vrai que certains s'inscrivent nettement sous le signe du voyage, et ce à travers le prisme magique dans lequel s'entrevoit l'individu qui se meut au sein de la société. C'est cette qualité que l'on reconnaît aux œuvres appartenant à la Collection Gulliver de la maison

Boutin, Mathieu. *Les vacances de Bozo Nolet-Leclou*. Montréal: Québec Amérique Jeunesse, 2005. Coll. « Gulliver ». 150 pp. 8,95\$ broché. ISBN 2-7644-0433-6.

Poulin, Andrée. *Les impatiences de Ping*. Montréal: Québec Amérique Jeunesse, 2007. Coll. « Gulliver ». 280 pp. 8,95\$ broché. ISBN 2-7644-0387-9.

d'édition montréalaise Québec Amérique Jeunesse et destinées aux enfants de neuf ans et plus. Si, il y a plus de trois siècles, Swift est passé maître de la pratique du commentaire social et du fantastique grâce aux aventures du chirurgien de marine, Gulliver, il est à noter que cette tradition romanesque perdure sous différentes formes dans le récit contemporain. En effet, l'emploi du chronotope—structure qui définit la façon dont une œuvre découpe et ordonne le monde

romanesque dans les catégories du temps et de l'espace—caractérise l'un des traits les plus marquants des quatre ouvrages recensés qui nous amènent au palais du Grand Vizir de l'Orientie, pays de terre rouge et de chameaux; au dédale des rues à Cité Soleil, bidonville de la capitale d'Haïti; à la fête foraine du Camping au lac au Québec; et enfin au pays de Confucius et de la Grande Muraille.

Dans *Aux portes de l'Orientie*, récit fantastique, Alain Beaulieu s'adonne effectivement à la création de beaux lieux imaginaires—tantôt paradisiaques, tantôt lugubres—qui ne sont pas sans similarité bien évidemment avec le Proche-Orient actuel. Jean Jolicœur, père de Jonas et de Jade, frère et sœur et jumeaux de onze ans, a disparu lors d'une mission de paix en Orientie. Celle-ci est née de la scission d'un territoire jadis occupé par les Occicruciens, obligés de céder une partie de leurs terres aux Orientiens pour que cessent les combats. La guerre ayant repris entre les deux peuples, des organismes internationaux tentent de trouver le moyen de mettre fin aux hostilités. Dans ce pays où palmiers, oasis fleuries, soleil et sable forment le paysage, les hommes comme les femmes portent des robes longues et des foulards pour se protéger de la chaleur écrasante.

Un soir, à la lumière de la veilleuse, lorsque les jumeaux continuent leur lecture des *Phénoménales*

aventures de l'Incroyable Jack Poissant, ce héros fait soudainement apparition de l'autre côté de la fenêtre de leur chambre. Ayant su que les deux petits s'inquiètent de la disparition de leur père, il les invite à partir avec lui dans un temps et un lieu qui leur sont inconnus, là où une semaine passée avec Jack ne dure que quinze minutes et où l'on entre à l'instar de la belle tradition du déplacement fantastique:

Jade et Jonas marchent lentement vers la bordure du toit où Jack les attrape par la main avant de foncer en vol plané au-dessus des rues du quartier. Ils contournent les arbres et les maisons, piquent une pointe vers la rivière qu'ils longent un moment avant de plonger dans la grande carrière de sable du nord de la ville. Dans la pénombre de la nuit, ils se dirigent à toute allure vers l'embouchure d'un immense tuyau métal qui les avale tout rond.
(73)

La notion de l'espace se perd car ils ne savent plus s'ils descendent ou montent, s'ils se dirigent vers l'est ou l'ouest, et dans la dernière partie de leur trajet doivent emprunter un dédale de couloirs sombres et humides, dans lequel ils survolent un énorme bassin vers lequel coule un filet d'eau jaunâtre, chaud et glauque. Narines enfouies



À travers le relativisme accessible à tout enfant, la déclaration de ce jeune porte-parole renforce la notion que sans perspectives partagées il n'existe pas de présent commun.



dans des mouchoirs, ils arrivent à passer par cette pissotière! Sans préavis, ils sont confrontés à la rupture spatio-temporelle finale lorsqu'ils sont éjectés des entrailles de la Terre, au centre d'une clairière entourée d'arbres verts et immenses, où ils feront la connaissance de la Grande Lucette, fée minuscule, capricieuse et parfois loufoque qui les aidera à se procurer un visa de touriste auprès du Grand Vizir afin de traverser le désert de l'Orientie à la recherche de leur père. Ainsi commencent les aventures des jumeaux, désireux de retrouver leur père en terre inconnue.

Il va sans dire qu'après moult mésaventures, escapades et effrois, Jack, la Grande Lucette et les jumeaux réussissent à libérer Jean Jolicœur, resté en Orientie afin de libérer une collègue prise en otage. Récit de fantaisie et d'aventures, *Aux portes de l'Orientie* met en vedette le pouvoir évocateur de l'imaginaire en pleine ébullition et la fascination qu'offre tout dépaysement spatio-temporel romanesque. Combiné à ces traits qui ne sont pas dépourvus d'humour, un discours humanitaire s'énonce, car ce petit récit constitue

une sorte de plaidoyer pour la paix, là où à travers le monde actuel on observe les guerres, les conflits et les privations, entre peuples et entre nations. Jonas déclare au chef des armées révolutionnaires de l'Orientie: « Le sang coule dans vos villages. [. . .] Chaque jour, il y a des nouveaux orphelins, des enfants qui hantent les rues sans savoir où se réfugier. Ils ont faim. Ils ont soif. Ils sont forcés de mendier pour un bout de pain sec ou une gorgée d'eau » (206). À travers le relativisme accessible à tout enfant, la déclaration de ce jeune porte-parole renforce la notion que sans perspectives partagées il n'existe pas de présent commun. Peu importent les frontières géopolitiques: on apprend que l'avenir est à nous tous et que nous en sommes tous responsables.

Il n'est donc pas surprenant que dans *Sous le soleil de Port-au-Prince*, Alain Beaulieu renchérisse sur la thématique des injustices sociales qui existent à l'étranger—en l'occurrence à travers la peinture de l'instabilité sociale et l'indigence en Haïti—en continuant à relater les expériences toujours extraordinaires et parfois farfelues de Jade

et Jonas Jolicœur. Une année après leur expérience orientienne, les jumeaux se retrouvent chez eux au Québec, mais leur mère, qui est partie en Haïti pour ramener leur petite sœur adoptive, Juliette, âgée de dix mois, y disparaît. Leur père y part, et lui aussi se fait enlever par des mercenaires en quête de rançon. Bref, les péripéties s'annoncent aussi dangereuses et imprévisibles que celles racontées dans *Aux portes de l'Orientie* à la différence près que le fantastique ne joue pas de rôle aussi marquant.

Cet élément n'y est pas absent pour autant car c'est grâce à l'aide magique de la charmante Madame Soleil, mystérieuse prêtresse vaudou vivant au Québec, que Jade, Jonas, leur grand-mère, Jack Poissant et bien sûr Madame Soleil sont transportés à Port-au-Prince. Drôle de départ cependant depuis l'appartement de Madame Soleil:

Relevant les pans de sa robe jaune, elle [Madame Soleil] danse, pieds nus, et tourne sur elle-même. Puis elle sort de la poche de sa robe un immense cigare qu'elle allume et qu'elle pompe sans retenue. La pièce se remplit rapidement d'une fumée bleue qui empeste l'air et devient si dense que les yeux des jumeaux se mettent à piquer.

Madame Soleil chante et danse tant et

tant que les autres s'en trouvent étourdis. Ils entendent bientôt les casseroles s'entrechoquer dans la cuisine, comme si une tempête secouait l'appartement. [. . .]

Le vent souffle les cheveux des jumeaux puis pousse la fumée dans leurs gorges qui se contractent. Assommés par le bruit, ils étouffent et sentent qu'ils vont bientôt s'évanouir. Pris de panique devant ce déchaînement, ils implorent leur grand-mère du regard. Ils aimeraient bien qu'elle les sorte de là, mais déjà ils ont de la difficulté à la voir tellement la fumée a envahi la pièce. (75–76)

À la suite de cette magie, se retrouvant en Haïti en plein *rara*—à savoir lors de cette fête qui se caractérise par la danse endiablée—ce groupe d'individus plutôt bigarrés se met à explorer cette île. Bien remplie de souvenirs, la terre natale de Madame Soleil rallume chez elle des images du passé lointain, de la mer qui n'était pas encore polluée, des arbres qui coiffaient les mornes, des jardins de jadis pleins de légumes et des champs de céréales. Juxtaposées à ces images idylliques, les évocations des armes et des gens qui y meurent « pour rien » (79) soulignent de nouveau le souci chez Beaulieu de sensibiliser les jeunes lecteurs, grâce à l'emploi habile du chronotope, à la dévastation de la guerre, aux effets de l'instabilité

politique et économique dans un pays en voie de développement, et avant tout aux conséquences du comportement né de la violence. Sous le voile de péripéties romanesques destinées à retenir l'attention en créant le suspense, le discours revêt un sérieux qui s'inspire de l'actualité mondiale.

Le ludique fait apparition également bien sûr car pour que les jumeaux circulent aussi librement que possible dans le dédale des rues du bidonville Cité Soleil de Port-au-Prince, Madame Soleil les transforme en enfants noirs, transformation qui permet à Jade et à Jonas de tirer des conclusions importantes sur ce lieu où, comme chez eux, le français se parle, mais où la vie n'est aucunement la même: « Jamais ils n'auraient pensé que des gens pouvaient vivre dans des conditions si rudimentaires, sans eau et sans électricité, au milieu des déchets et des égouts à ciel ouvert » (128). Sans ton moralisateur, Beaulieu réussit admirablement bien à tisser dans un discours qui souligne l'importance des liens familiaux des propos qui incitent à la réflexion sur l'état parfois précaire de l'Autre, peu important ses origines. Par l'antiphrase, Cité Soleil, avec ses trois cent mille habitants, s'avère être effectivement la « cité interdite » où les bandes armées font la loi, où la police ne patrouille plus et où les ténèbres dominent. Elle devient également le *locus* qui accueille et engendre chez le jeune

lecteur la fascination et la contemplation de sa propre existence. Ce mélange de réalisme et de fantaisie fait de *Sous le soleil de Port-au-Prince* le lieu de rencontre de ces qualités suprêmes de la littérature: l'illusion du réel et l'essor de l'imaginaire.

Si le dénouement est prévisible et que la famille se retrouve réunie chez elle au Québec, saine et sauve après quelques jours de détresse et de doute en Haïti, le récit se clôt par contre sur une antithèse non sans intérêt. Dans la dernière scène du récit, la famille Jolicœur—parents et enfants—se rendort le matin sous les couvertures du lit des parents, et au loin s'entend le chant du merle. Dans le discours paratextuel qu'émettent les deux dernières pages de l'œuvre se trouve un éloge à Dominique Jean, nom qui rappelle celui de Jean Dominique, l'un des personnages qui est venu en aide aux enfants à Port-au-Prince avant qu'ils ne retrouvent leurs parents. Dominique Jean, dont Beaulieu veut saluer la mémoire, agronome, animateur puis propriétaire de Radio Haïti, a offert au peuple haïtien une information libre, diffusée en créole. Grâce à son combat, le pays a réussi à se révolter contre la dictature des Duvalier, père et fils. Après son exil aux États-Unis, Dominique rentrera dans son pays, et cette rentrée « magique » sera suivie, quatre ans après, de son assassinat devant les locaux de sa radio. Les

assassins n'ont jamais été identifiés. Combien il est aigre-doux de remarquer, à la fin de notre parcours avec Jade et Jonas, le chant du merle qui signale le recommencement de la vie dans le « nid » familial des Jolicœur et la brutalité qui a mis fin à la vie d'un héros national, œuvrant pour le bien-être du peuple, notamment pour celui des moins fortunés forcés à habiter les bidonvilles.

Œuvre fantaisiste de Mathieu Boutin, *Les vacances de Bozo Nolet-Leclou* nous amène loin des pays en guerre et loin de ceux en voie de développement pour nous dévoiler l'univers invraisemblable du « clownelet », Bozo Nolet-Leclou, nom aussi ludique que sonore. Fils unique d'Isabelle Nolet et d'Hervé Leclou, il est né bébé clown. Fut-ce à cause de la diète particulière de sa mère qui n'a mangé que des sucreries durant sa grossesse que Bozo a le nez rouge, des rayures bleues sur tout le corps, des klaxons sous les bras et des cymbales entre les jambes? Et qu'en est-il de son allergie à tous les aliments qui ne sont pas des sucreries? Bozo entre en transe, fait des bulles et jongle avec tout ce qu'il trouve sous la main lorsque, par mégarde, il mange des fruits, des légumes, de la viande ou du pain. Son meilleur ami est un oiseau en peluche avec lequel lui seul sait communiquer.

Dès le début, le drame s'annonce. La famille partira en vacances en période estivale. Les

choix de destination s'énumèrent: le Musée d'interprétation de la poignée de porte de Saint-Hilarion de la Charnière, l'Amazonie, l'Hôtel Versailles (douze étoiles) ou le Camping du lac. Séduits par la possibilité de s'entourer de la quiétude de la campagne lors de séances de canotage, d'escalade et de baignade, les parents tardent peu à prendre leur décision. Et ainsi le petit périple de la famille Nolet-Leclou se prépare avec frénésie, et avec inquiétude de la part de Bozo car il craint que ses attributs peu ordinaires attirent trop l'attention des autres vacanciers. Ce bébé d'un an qui marche, danse et jongle attire l'attention d'autrui, et il en redoute bien la réaction. Le risque que leur fils se sente mal à l'aise, vu qu'il est « le seul clownelet de la région » (17), pousse les parents à en faire part au docteur Rologue qui finira par lui faire préparer un onguent qui, une fois étendu sur le clownelet, masquera ses attributs extraordinaires. Ainsi, en vacances Bozo ne fera surtout pas de crises de clownerie.

Si seulement la vie était si simple. Après maintes péripéties et coïncidences rocambolesques, au cours desquelles l'oiseau de peluche s'égare en ville mais refait surface au camping, trois clowns transportés à la gare dans le taxi d'Hervé se retrouvent aussi au camping et révèlent leur vraie identité de policiers incognitos venus au camping pour enquêter sur des plaintes au sujet de peluches



Troublé par son identité extraordinaire, ce personnage attendrissant, toujours soucieux des effets de ses crises de clownerie, vit à sa façon les affres de l'altérité.



volées, Bozo qui se transforme en bébé « normal » grâce à l'onguent magique se retrouve lui aussi en pleine fête foraine au camping, entouré d'animaux de manège et de clowns, et le méchant Monsieur Fléau est attrapé par les policiers car il volait les jouets en peluche aux enfants pour s'en servir dans ses jeux d'adresse et en outre abusait des animaux de cirque. Et pour comble d'ironie, si le petit Bozo veut sortir de la cage dans laquelle Monsieur Fléau le renferme avant que ce dernier ne soit arrêté finalement par la police, Bozo doit s'efforcer de faire une crise de clownerie pour reprendre son identité de clownet. Aussi mange-t-il « [d]e la salade jaunie, des patates un peu pourries, des vieilles carottes molles » (132) destinées à nourrir l'éléphant. Redevenu le charmant clownet précoce, Bozo passe les deux semaines suivantes dans l'idylle de la clownerie: clowns, manèges gratuits, enfants qui gagnent des prix dans tous les jeux d'adresse et friandises en abondance. Chaque soir, Bozo donne un spectacle de clownerie avec le singe, l'éléphant et tous les animaux sauvés de la maltraitance.

Tout est bien qui finit bien. Troublé par son identité extraordinaire, ce personnage attendrissant, toujours soucieux des effets de ses crises de clownerie, vit à sa façon les affres de l'altérité. Bozo finit par se rendre compte que cette identité n'est pas à redouter, que la confiance en soi s'acquiert lorsque l'on n'a d'autre choix que de se battre pour se protéger, et que la connaissance de soi aide à reconnaître la belle identité des autres. Loin de l'ambiance réconfortante du foyer familial car déplacé dans un temps carnavalesque parfois menaçant et dans un lieu plein d'ironie et de surprises, les apparences étant souvent trompeuses, Bozo en vient à exemplifier la notion que sans l'acceptation de soi l'individu ne peut quitter les frontières spatio-temporelles identitaires pour s'aventurer dans un endroit jusque-là inconnu.

Dédié « À ma mère, la planteuse d'arbres », *Les impatiences de Ping* d'Andrée Poulin énonce un modèle chronotopique unique qui allie le Québec d'aujourd'hui et la Chine d'hier. À résonance identitaire chinoise de par les noms chinois de

quelques personnages et les allusions aux bonsaïs et aux yeux bridés, entre autre éléments, *Les impatiences de Ping* débute sur l'évocation de Monsieur Tam, grand-père ou yéyé de Chang, celle-ci étant l'amie de la jeune narratrice, Ping. Ayant récemment quitté sa Chine natale, Monsieur Tam est extrêmement soucieux du bien-être de son podocarpe, bonsaï âgé de 250 ans, et plutôt maigrichon selon Ping, sans lequel il refusait de quitter la Chine. Veuf depuis peu, il élit domicile chez sa petite-fille, elle aussi née en Chine mais vivant à Montréal avec son père, acupuncteur, depuis une quinzaine d'années. Pour sa part, Ping est ravie de s'être liée d'amitié avec Chang il y a seulement quatre mois, car au dire de Ping: « Ça reconforte d'avoir une amie qui a, comme moi, les yeux bridés et les cheveux raides. Quelqu'un qui comprend comment c'est blessant de se faire appeler 'chingching' ou 'face écrasée' » (19). Visiblement, elle n'est que trop consciente que dans sa famille « tout le monde a les yeux bleus et les cheveux bouclés », sauf elle (19). Pour cette fille de douze ans, adoptée par des Québécois lorsqu'elle n'était que bébé, se faire appeler « la Chinoise » n'est guère réjouissant. Les figurations identitaires prennent donc le premier plan, et dès le début du récit s'interposent ainsi dans la discursivation, ce qui fait agencer d'emblée un discours sur l'identité de soi, celle d'autrui, celle

de la Chine lointaine et celle de sa propre société.

Alors que c'est Chang qui apprend à Ping à fabriquer les cerfs-volants et lui donne le goût de connaître la Chine, c'est Monsieur Tam qui la fascine, et qu'elle nomme sous peu « son » yéyé. La présence de l'objet identitaire métonymique qu'est le podocarpe chéri de Monsieur Tam permet à Poulin de renchérir sur certaines configurations identitaires introduites dès l'incipit et qui se distinguent de l'identité montréalaise: l'histoire de la Chine moderne, la tradition du bonsaï, prononcé *punsaï* par les Chinois qui ont inventé la tradition de l'arbre en pot reprise par les Japonais, les biscuits chinois qui sont nés plutôt en Californie pour faire hommage au prince chinois muet qui a fait envoyer à sa belle un poème d'amour dans un biscuit, ou bien la sagesse chinoise du grand philosophe Confucius selon lequel « Une petite impatience ruine un grand projet » (41). L'individu et le collectif se mêlent dans ce bref historique de son podocarpe que Monsieur Tam raconte à Ping:

Le podocarpe avait environ 100 ans quand mon grand-père l'a trouvé. En l'an 1900. L'arbre avait poussé dans une fente de la [Grande] Muraille. Un bonsaï naturel, formé par le vent, la pluie et le temps. Yéyé, qui étudiait pour devenir maître de bonsaï, a vu tout de suite la beauté de cet arbre chétif

mais élégant. Un bonsaï naturel, qui avait le potentiel de devenir encore plus majestueux. Sans compter que le podocarpe, qu'on appelle aussi le pin bouddhiste, est un arbre sacré. (105)

En outre, on apprend qu'au cours de la Révolution culturelle des années 1960, des milliers de bonsaïs ont été brûlés car le président Mao a décrété la destruction de tout ce qui était ancien, « tout ce qui se rattachait aux traditions » (106). L'art du bonsaï, jugé inutile et associé aux traditions de l'aristocratie, était donc menacé par cette perspective « moderne ».

Et pourtant, le podocarpe de Monsieur Tam y a survécu car son père—maître de bonsaï—l'a apporté au Jardin botanique de Shanghai, et de cette façon l'arbre, désigné désormais bien public, n'a pas été détruit. Bien que le père de Monsieur Tam ait pu récupérer le bonsaï, il s'est retrouvé avec d'autres maîtres de bonsaï exilé dans des rizières pendant la Révolution culturelle. À la campagne, ce travail forcé et ardu l'a tué; des artistes et des intellectuels y ont aussi trouvé la mort. C'est la femme de Monsieur Tam qui donnait au podocarpe les mêmes soins aimants que le père de Monsieur Tam lui a prodigués, et depuis la mort de sa femme Monsieur Tam s'en occupe du mieux qu'il peut. Hélas, cet arbre

familial sacré, « à peine plus gros qu'un bouquet de fleurs » (15), s'éteint à Montréal malgré tout l'amour que Monsieur Tam lui voue. Émue par le désespoir de Monsieur Tam qui semble désirer en mourir, Ping s'active: aux grands maux les grands remèdes. Après que l'on lui offre un nouvel arbre minuscule, planté dans un pot et à peine plus haut qu'une boîte de céréales, Monsieur Tam apprend une information étonnante sur son nouveau pays: « À Kamouraska, si on se promène lentement et si on regarde attentivement, on trouve des arbres nains. Des pins gris, des épinettes, des cèdres. Des arbres tout petits, très vieux, courbés, sculptés par le vent » (164). Qui plus est, les cendres du podocarpe incinéré serviront d'engrais au nouveau bonsaï que l'on vient de lui offrir.

Ces dernières pages s'inscrivent ainsi sous le signe du phénix. Selon la tradition chinoise, cet oiseau fabuleux qui renaît de ses cendres symbolise le bonheur conjugal, et c'est ainsi que le nouveau bonsaï, nourri aux cendres du podocarpe ancien de la famille Tam, incarnera la figure de l'épouse défunte de Monsieur Tam, mais aussi la présence de ses ancêtres et les souvenirs de son passé, tout comme l'avenir ressuscité de celui transplanté en terre canadienne. Riche d'allusions identitaires métonymiques grâce au déploiement du chronotope évoquant sous des aspects différents la Chine ancienne et moderne,

Les impatiences de Ping dépayse, amuse, enseigne et avant tout révèle au jeune lecteur toute la plénitude des traditions, de l'histoire et de l'Histoire de ce pays de rêve.

À l'ère du phénomène que l'on aime à appeler « la mondialisation », il est évident que plus le monde se rétrécit, plus il devient accessible. En effet, on connaît au rythme quotidien et trop souvent frénétique le foisonnement des informations qui circulent sur l'Autre, sur les catastrophes naturelles survenues dans des pays en voie de développement, sur les conséquences de vivre sous un régime totalitaire ou sur les effets des tensions géopolitiques. Or, quelle meilleure façon de présenter au jeune lecteur, intelligemment et avec soin, la complexité de notre monde actuel que par les voyages qu'offre la lecture. L'apprentissage intellectuel

et existentiel que favorise la lecture se fonde au niveau de la narration sur ces déplacements spatio-temporels. Quelques-uns revêtent la forme du voyage de découverte « traditionnel » à l'instar de Gulliver ou se manifestent sous forme de péripéties invraisemblables ou de soubresauts romanesques, et encore d'autres invitent au voyage métaphorique à travers un ensemble de références socioculturelles qui amènent le lecteur dans un nouvel espace. *Aux portes de l'Orientie, Sous le soleil de Port-au-Prince, Les vacances de Bozo Nolet-Leclou* et *Les impatiences de Ping* ont tous le mérite de reconnaître au jeune lecteur l'aptitude à s'adapter aux chronotopes variés et étrangers, à se reconnaître chez l'Autre et donc à oser outrepasser les frontières identitaires tracées par la représentativité mondiale des modèles chronotopiques.

Professeur titulaire d'études françaises, Kenneth Meadwell enseigne la littérature canadienne d'expression française et la théorie littéraire à l'Université de Winnipeg où il a été Directeur des Départements de français, d'études françaises et d'études allemandes, et des langues et littératures modernes. Il a aussi occupé le poste de professeur invité d'études canadiennes à l'Université Hébraïque de Jérusalem. Il est l'auteur de *L'avalée des avalés, L'hiver de force* et *Les enfantômes de Réjean Ducharme: une fiction mot à mot et sa littérarité* (Mellen Press, 1990), d'une quarantaine d'articles portant sur la littérarité, la marginalité, la subjectivité et l'altérité dans la littérature canadienne d'expression française, et d'une soixantaine de recensions.